

ÉMILE LABROUE

---

MÉMOIRE

SUR LE POÈTE

ARNAUD DAUBASSE

---

SA VIE --- SES ŒUVRES

---

Toulouse

IMPRIMERIE DES ORPHELINS | LIBRAIRIE DES ORPHELINS  
Rue Rempart St-Etienne, 50 | Rue Boulbonne, 29.

1873.

PZ 7827

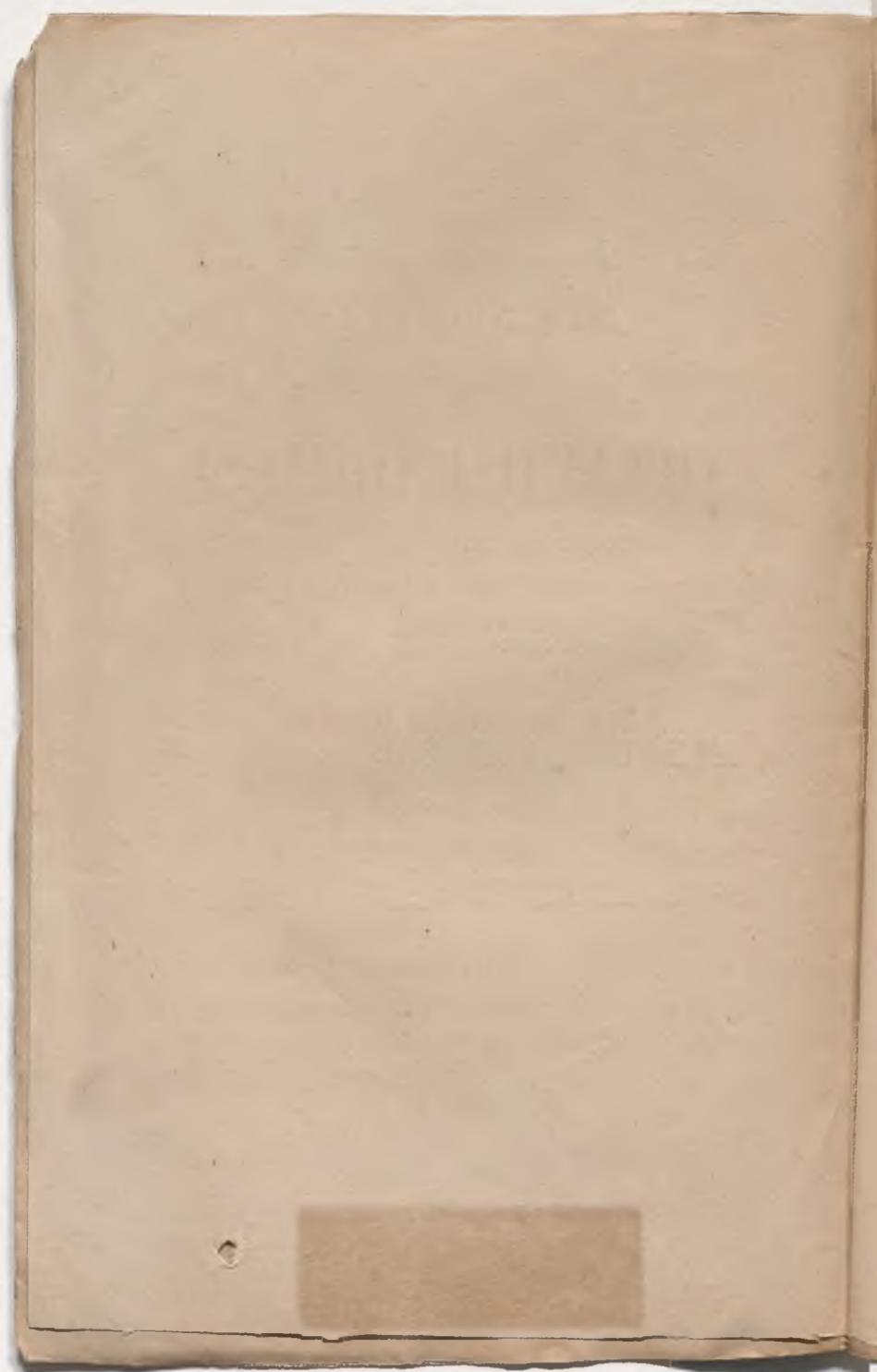
t. oh

*Hommage à l'auteur*

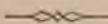
MÉMOIRE

SUR LE POÈTE

ARNAUD DAUBASSE



ÉMILE LABROUE



## MÉMOIRE

SUR LE POÈTE

# ARNAUD DAUBASSE

Né à Moissac, en 1660

Mort à Villeneuve-d'Agen, en 1720



## SA VIE --- SES ŒUVRES

E.P.

PZ 1824

TOULOUSE

IMPRIMERIE DES ORPHELINS | LIBRAIRIE DES ORPHELINS  
Rue Rempart St-Etienne, 50 | Rue Boulbonne, 29.

— 1873 —



Le poète est chose légère , ailée  
et sacrée... Ce n'est point l'art,  
mais une inspiration divine qui  
dicté au poète ses vers, et lui fait  
dire, sur tous les sujets, toutes  
sortes de belles choses.

*Dialogue d'Ion et de Socrate.*

Daubasse ne savait ni lire, ni  
écrire ; presque tous ses Poèmes,  
même les plus longs, ont été im-  
provisés.

*Notice biographique de la 2<sup>e</sup> édi-  
tion des Oeuvres de Daubasse.*

A NOS AMIS, A NOS COMPATRIOTES.

Ce n'est ni la grandeur du talent, ni la valeur littéraire du poète Daubasse qui nous ont poussé à étudier sa vie et ses œuvres. Nous avons voulu seulement faire revivre son nom dans la mémoire des siens, et lui rendre la place qu'il mérite dans ce groupe si intéressant des poètes patois du XVII<sup>e</sup> siècle.

Depuis longtemps nous nous étions promis de faire connaissance avec ce poète oublié. Aussi, dès que notre esprit a eu quelques loisirs, nous avons pris le sentier des prairies, des ruisseaux et des bois, pour aller cueillir les fleurs de cette poésie patoise aux senteurs agrestes et vives.

Nous livrons aujourd'hui à notre vilie natale et à nos amis, le résumé de ce travail rapide, heureux de pouvoir offrir nos premices littéraires à une nature charmante, à un obscur enfant du peuple, à un poète né sous le même ciel que nous et inconnu jusqu'à nos jours de la plupart de ses compatriotes.

Les biographies de Michaud, le Dictionnaire universel de Chaudon et Delandine, les biographies des personnages illustres du Tarn-et-Garonne, les notices des deux éditions des œuvres de Daubasse, et de nombreux ren-

seignements pris à Moissac et à Villeneuve-d'Agen, nous ont permis de reconstituer sa vie.

Si nous avions voulu exposer tous les fruits de nos recherches, et suivre Daubasse pas à pas, notre Mémoire serait devenu un gros volume fastidieux certainement pour les lecteurs. Nous aurions pu faire avec plus de détails l'analyse de ses œuvres nous nous sommes contenté de donner les principales pièces, indiquant seulement le titre de celles qui nous ont paru de moindre importance; souvent aussi nous avons cru devoir passer légèrement sur bien des traits d'une satire spirituelle et mordante, mais que le langage patois rendait grossière et peu digne d'une attention sérieuse.

Avant de terminer cette étude nous avons jeté un coup d'œil sur les poésies françaises de Daubasse. Elles montrent ce que peut le sentiment poétique, même lorsqu'il est livré à ses seules forces.

En lisant les quelques passages que nous avons détachés, tout le monde reconnaîtra aisément la grandeur de l'inspiration toujours féconde et naturelle du poète. Ceux qui comprennent la langue gasconne et le patois de l'Agenais, pourront mieux que les autres apprécier, dans cet aïeul de Jasmin, la grâce ou la vigueur des pensées, et surtout la beauté harmonieuse des vers.

Dans sa vie, comme dans ses œuvres, nous en avons dit suffisamment pour le faire connaître; puisse son pays natal ne plus ignorer son nom.

Emile LABROUE

*Licencié ès-lettres.*

## MÉMOIRE

SUR LE POÈTE

# ARNAUD DAUBASSE

---

### I

La poésie française, moitié latine, moitié gauloise, en passant à travers les longs siècles du Moyen-Age et les premiers temps de la Renaissance, s'était dégagée de sa trivialité et de son obscurité, pour s'orner des dépouilles des Grecs et des Latins. Elle avait pris peu à peu une forme originale avec Villon, Marot et Ronsard, et bientôt elle allait trouver toute sa pureté et toute sa

beauté dans les vers de Malherbe, de Corneille et de Racine. Pendant ce temps, une autre poésie, naturelle, s'il est permis de le dire, sans culture et sans progrès dans ses formes, trouvait aussi, en France, des chantres inspirés, restés la plupart dans l'oubli, parce que les hommes de lettres, les écrivains et les critiques n'ont pas pu comprendre et admirer à loisir l'expression de cet idiome particulier, dans lequel ces poètes, trouvères ou troubadours, ont transmis leurs œuvres à la postérité. C'était la poésie patoise, française par excellence, autochtone, comme auraient dit les Grecs, car elle naissait dans le pays même et lui appartenait tout entière.

Les poètes qui ont ainsi donné tant d'éclat à cette Muse vulgaire, inconnus de bien des gens instruits, resteront cependant, non peut-être une gloire patriotique, mais au moins un honneur pour les villes qui leur ont donné le jour. Pleins de sentiment, de fraîcheur, de vigueur native et de verve véritablement gauloise, ils vont s'échelonner à travers les siècles, laissant à leur pays natal leur trésor poétique rarement complet, mais tou-

jours pur de toute imitation et de tout mélange avec les idiomes voisins. Cette poésie, en effet, n'a point d'ancêtres. Elle naît avec son auteur et meurt avec lui, variant suivant les villes, les régions et les climats, originale dans sa forme, et n'ayant de communauté avec les autres que dans l'expression des sentiments.

Il serait curieux et intéressant de mettre en face de notre littérature polie, étudiée, savante, progressive, cette autre littérature simple, belle dans sa naïveté agreste, se présentant sous mille faces différentes, et néanmoins restant au fond toujours la même. Dans l'analyse de ces diverses poésies patoises on pourrait retrouver l'esprit primitif, le caractère, les mœurs, les coutumes des habitants de chaque province de la France. Ces Muses populaires nous initieraient à cette vie, souvent peu connue, de certaines villes et de certaines contrées de notre pays, au Moyen-Age et aux temps modernes. M. Gustave de Clauzade, dans une étude sur Auger Gailhard, troubadour du XVI<sup>e</sup> siècle, qui vécut longtemps à Montauban et fit fleurir avec éclat la langue languedocienne, s'exprime ainsi à

propos des poésies patoises : « Les poésies doivent  
« être considérées comme un des guides les plus  
« sûrs pour nous faire pénétrer dans la vie intime  
« des peuples : elles sont des rayons lumineux  
« offerts à l'historien et au moraliste, des voix du  
« ciel traduisant en paroles cadencées les images  
« qui plurent autrefois au cœur et à l'esprit.  
« Avec elles, nous pouvons prendre place au foyer  
« domestique, en recueillir les émotions, apprécier  
« la pureté de goût de chaque époque, aussi bien  
« que la richesse des langues. Voilà pourquoi,  
« aujourd'hui où chacun sent le besoin de porter  
« ses regards vers un passé riche de gloire, et de  
« retremper son imagination aux sources fraîches  
« et vives où puisaient nos pères, on s'étudie sur  
« tous les points de notre vieille France à recueillir  
« les débris des anciennes compositions poétiques.  
« La langue romane du Midi que nous voyons  
« s'altérer tous les jours dans la bouche du peuple,  
« ne pouvait manquer d'avoir part à cette renais-  
« sance : les poésies des troubadours, à peine  
« écloses de la poussière des manuscrits, parfus-  
« ment déjà les champs d'une littérature trop  
« longtemps méconnue. »

A d'autres le soin de pénétrer , au moyen de cette poésie patoise, dans la vie intime des peuples, et de reconstituer l'histoire de chaque province française avec son idiome, ses mœurs et son caractère primitifs et particuliers. Pour nous, nous n'avons d'autre but dans ce modeste travail, que de rendre une partie de son éclat, si toutefois cela nous est possible, à un poète presque inconnu, à qui notre ville natale donna le jour, vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle.

Daubasse naquit à l'époque de Louis XIV ; à ce titre seul, quelque humble que soit sa gloire, il a droit d'y signer avec les autres poètes patois de son temps, à côté des personnages les plus célèbres. Ce serait mal comprendre la grandeur de cette époque si remarquable par la variété des talents qu'elle a produits, que de vouloir mettre seulement en relief deux ou trois écrivains illustres, et ne voir que ces quelques noms. Elle mérite d'être étudiée dans toutes ses parties ; en éclairant ses replis les plus obscurs, on la rend encore plus digne d'admiration. Dans l'histoire de l'esprit humain, les plus petites choses ont leur valeur ;



aussi nous nous demandons pourquoi la poésie patoise ne réclamerait pas sa place dans ce grand siècle. Elle a eu des représentants dignes, dans leur genre, des hommes remarquables qui ont donné de l'éclat au règne de Louis XIV ; et ce n'est certes pas faire injure à cette brillante époque, que d'ajouter un fleuron de plus à sa couronne poétique, fleuron sans rubis et sans diamants , il est vrai, mais beau par sa seule simplicité. C'est à ce genre qu'on pourrait appliquer, à juste titre, les vers de Boileau à propos de l'idylle :

Telle qu'une bergère aux plus beaux jours de fête,  
De superbes rubis ne pare point sa tête,  
Et sans mêler à l'or, l'éclat des diamants,  
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornements....

Depuis les premiers poètes du Moyen-Age qui ont écrit dans l'idiome particulier de leur pays natal, jusqu'au plus récent, le célèbre Jasmin, la poésie patoise s'est transmise à travers les siècles, racontée, chantée, courant de bouche en bouche, confiée moins aux livres qu'à la mémoire reconnaissante des hommes, et sur sa route semée de



roses sauvages et non de fleurs artificielles, elle s'est arrêtée plus particulièrement au siècle de Louis XIV, pour se mêler en simple habit de paysanne, au chœur de la poésie élégante, noble et royale, conduit par Corneille et par Racine.

La poésie patoise apparut au XVII<sup>e</sup> siècle , avec Adam Billaut et Bernard de la Monnoie, dans le Nord ; avec Goudouli, d'Astros et Daubassse, dans le Midi.

Adam Billaut fut un des grands poètes patois du siècle de Louis XIV. Né à Nevers, et connu de son temps sous le nom de maître Adam, il a mérité par la beauté sentimentale et par la perfection de ses vers, d'être surnommé le Virgile au rabot, car il était menuisier et poète à la fois. Ses trois recueils de poésie, *les Chevilles*, *le Vilebrequin* et *le Rabot*, ont fait sa gloire, de son vivant, et ont transmis son nom à la postérité. Il mourut en 1662. Grâce à son talent poétique, Adam Billaut avait été pensionné par le duc d'Orléans et par le cardinal de Richelieu. Ce puissant ministre avait compris, ce que nous cherchons à faire voir dans cette première partie de notre étude, que la poésie



patoise ne serait pas une gloire à dédaigner pour le XVII<sup>e</sup> siècle, quelque grand qu'il fût.

Bernard de la Monnoie, né à Dijon en 1644, conseiller à la Cour des Comptes et membre de l'Académie française, fut un littérateur et un poète distingué ; il écrivit des contes pleins d'esprit. Si nous le citons ici, c'est parce qu'il composa, en patois bourguignon, des *Noëls* chantés par le peuple dans une grande partie de la France. Ce fut là ce qui donna de la vogue à son nom ; et lui, de son côté, par son talent littéraire, rehaussa l'éclat de la poésie patoise.

Cette poésie eut dans le Midi de la France des représentants plus dignes encore de ce grand siècle. Le plus célèbre de tous fut Goudouli, né à Toulouse. « Les Gascons citent son nom, comme les Grecs citaient celui d'Homère » (1). A justement parler l'époque même de Louis XIV n'aurait pas le droit de le réclamer, mais il appartient au XVII<sup>e</sup> siècle, et c'est avec raison que nous croyons devoir le citer. Il commença à produire

(1) Dictionnaire universel par une société de savants français et étrangers.

ses œuvres, après l'an 1600; et avant sa mort, il avait vu paraître les grandes tragédies de Corneille. Pascal, Bossuet, Molière allaient bientôt briller. Le gentilhomme toulousain apportait dans sa phrase toute la pureté grammaticale des grands maîtres; son esprit nourri des chefs-d'œuvre de Rome et de l'Italie moderne, connaissait tous les artifices de style qui servent à captiver l'attention des lecteurs et à conquérir une gloire durable. Après avoir produit des œuvres nombreuses, Goudouli mourut dans sa soixante neuvième année. C'était au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, en 1649, que la lyre toulousaine brisée par la mort, cessait de faire entendre ses chants tant admirés alors dans le Midi de la France. Aujourd'hui encore le *Chant Royal* de Goudouli et son ode *sur la mort d'Henri IV*, répandent l'émotion dans l'âme du lecteur et la gloire sur le poète languedocien.

A peu près à la même époque que Goudouli vivait un autre poète patois, un vrai gascon: c'était J. G. D'Astros, né à Firmacou-la-Garde, près de Lectoure. Toute sa vie, il resta simple vicaire de Saint-Clair-de-Lomagne. Il oubliait bien des

lois son bréviaire, pour se livrer tout entier aux Muses. Son imagination quoique grossière et incohérente fut toujours féconde, souvent même grandiose. Ses poésies furent imprimées en 1700, sous le titre de *Triomphe de la langue Gasconne* (*Trimfe de la lenguo gascouno*). On y remarque un poème en quatre chants, intitulé *Plaidoyer des quatre éléments* (*Pledeiatz des quâtes éloments*). L'auteur a su tirer parti de ce sujet qui ne manque pas d'originalité; il y a déployé toute la richesse de sa langue native. Le poème de Du Bartas, *la Semaine de la création*, lui avait inspiré quelques uns de ses chants. Sur ce modèle, il écrivit le *Poème des saisons*, ce qui le fit nommer l'Hésiode de la Gascogne, par opposition à Goudouli dont il fut longtemps le rival, et qu'on considérait comme l'Homère du Languedoc.

Le patois du Languedoc et de la Gascogne avait trouvé ses poètes ; le patois de l'Agenais, si doux et si harmonieux, allait touver le sien dans la personne de Daubasse, né à Moissac en 1660, mort à Villeneuve-d'Agen en 1720. La lyre de Goudouli et de d'Astros passa dans les mains du poète mois-

sagais, qui sut se rendre digne d'un tel présent de la Muse patoise ; il en tira des accents d'une grâce aussi simple et aussi aimable, et d'une élévation plus profonde, sur des sujets plus sérieux.

II

« Aujourd'hui, parce que notre France n'obéit  
« qu'à un seul roy, nous sommes contraints, si nous  
« voulons parvenir à quelques honneurs, de parler  
« son langage ; autrement notre labeur, tant fut-il  
« honorable et parfait, serait estimé peu de chose  
« ou peut-être totalement mesprisé. » (Ronsard).  
Si les œuvres de Daubasse n'ont pas jeté leur éclat,  
Si son labeur est estimé peu de chose, si la postérité ne s'est point inquiétée de tirer son nom de l'oubli, ce n'est pas que ses vers manquent de véritable sentiment poétique, mais, pour nous servir des paroles de Ronsard, Daubasse n'a point parlé le langage du roy ; ses vers ne sont pas compris par tous les lecteurs ; il a chanté sur le mode vulgaire ; c'est la Muse patoise qui l'inspire. Quelquefois il composa des vers français ; alors

son inspiration fut moins élevée, et à côté de quelques traits de beaucoup de grâce et de grandeur, on trouve des incohérences, des trivialités et des incorrections de style. Sa poésie patoise supérieure à sa poésie française est digne non-seulement des amateurs littéraires, mais même des intelligences les plus sérieuses. Ceux qui recherchent la simplicité, belle parce qu'elle est naïve, la hardiesse des métaphores, la vigueur des pensées, l'originalité et la vérité des expressions, ne liront pas sans intérêt les morceaux que nous avons détachés de ses œuvres et que nous avons essayé de traduire. Ce qui vient encore relever la gloire de Daubasse, et frapper d'étonnement le lecteur, c'est que ce poète ne sut jamais ni lire ni écrire. Inspiré par le seul don de la nature, et poussé par cette influence secrète dont parle Boileau, il arriva aux plus grandes hauteurs de la poésie patoise ; et si sa forme n'est pas noble, il brille cependant, comme les grands poètes, par l'expression des sentiments. Son époque ne fut pas pour lui aussi ingrate que la postérité ; de son vivant, son talent fut remarqué, il eut même des

admirateurs parmi les gens les plus instruits et les plus recommandables. Daubasse obtint les faveurs du duc de Biron, du maréchal de Berwick, du maréchal de Montrebel, du marquis de Belzunce, et de quelques autres personnages illustres. Semblable au rhapsode antique et au troubadour du Moyen-Age, Daubasse chanta dans les châteaux et dans les villes, il produisit ainsi des œuvres remarquables qui le placent au premier rang des poètes patois du XVII<sup>e</sup> siècle. Dans l'expression des sentiments tendres et délicats, il égale le poète de Nevers; ses Noëls sont de beaucoup au-dessus de ceux de Bernard de la Monnoie; et quand son inspiration s'élève dans ses grandes peintures de la Mort et de l'Éternité, il surpasse Goudouli et d'Astros.

Daubasse revit tout entier dans les poésies contemporaines, pleines de charme et de grandeur, du poète Jasmin né sous le même ciel que lui et ouvrier comme lui. On ne peut pas dire que Jasmin soit son imitateur, mais il est, de nos jours, celui qui ressemble le plus au poète de Moissac, et la ressemblance a plus que des traits superficiels.

Nous trouvons un reflet embelli de la poésie de Daubasse, dans les œuvres de Jasmin. Chez celui-ci la langue est plus perfectionnée, la poésie est moins rude et plus brillante, l'expression des sentiments est peut être plus vive, l'esprit plus pétillant; mais c'est au fond la même langue, la même nature de poète, le même genre de composition. A côté des impromptus, des chansons, des épigrammes, on trouve les longs poèmes; et la vie elle-même de ces deux poètes diffère peu l'une de l'autre. Tous les deux furent ouvriers; ils vinrent au monde dans un pays limitrophe: Daubasse naquit à Moissac et mourut à Villeneuve-d'Agen; Jasmin naquit et mourut à Agen. Ils vécurent sous ce ciel inspirateur des suaves et harmonieuses poésies patoises; l'Agenais, en effet, ainsi que la Provence, semblent être les terres classiques de la poésie patoise, en France. Le caractère seul de ces deux poètes pourrait offrir quelque léger contraste. La poésie de Daubasse, simple, pleine de bonne foi et de croyance religieuse, fut l'image de son caractère. Si elle n'est pas toujours candide, c'est la faute de sa langue native, mais

ce n'est point un travers de son esprit. Et s'il donna quelque soin à l'épigramme qu'il manie avec assez d'habileté, ce fut plutôt par besoin que par nature : il y était poussé par les critiques de ses rivaux jaloux, et par la méchanceté de ses ennemis. Jasmin religieux, il est vrai, comme la plupart des poètes sentimentalistes, se serait facilement livré à la raillerie fine et mordante, et s'il eût vécu au temps de Daubasse ou à une époque plus reculée, il aurait certainement peu aimé à chanter les Noëls et la Passion de Jésus-Christ, comme le poète de Moissac. C'est là ce que cherche à faire comprendre Sainte-Beuve dans ses Portraits contemporains, lorsqu'il parle de Jasmin.

« Si Jasmin , dit-il, avait vécu au temps des « troubadours , s'il avait écrit en cette littérature « perfectionnée dont il vient, après Goudouli, « d'Astros et Daubasse, et à ce qu'il paraît , « plus qu'aucun deux, embellir encore aujourd' « hui les débris, il aurait cultivé la romance, « sans doute; quelques heureux essais de lui en « font foi; mais il aurait , j'imagine , préféré la « sirvente, et en présence des tendres chevaliers ,

« des nobles dames, des Raymond de Toulouse et  
« des comtesses de Die, il aurait introduit quelque  
« récit railleur d'un genre plus particulier aux  
« trouvères du nord, quelque nouvelle peu mys-  
« tique, et assez contraire au vieux poème de  
« sainte Fides d'Agen. »

Si toutefois Jasmin ne reçut pas une grande instruction, il avait cependant appris ces premiers rudiments qui préparent l'homme à la vie, font naître en lui les délicatesses du cœur, et peuvent, s'il est bien doué, l'élever à certaines conditions sociales. La nature seule avait guidé Daubasse dans cette voie poétique où il était entré dès le jeune âge. Il n'avait rien appris, et il lui aurait été bien difficile d'aller à l'école et d'étudier; son père, fabricant de peignes, se trouvait dans la misère la plus complète, et durant sa vie, il n'eut jamais de quoi faire élever sa famille beaucoup trop nombreuse : elle se composait de neuf enfants. Il fallut qu'un autre riche fabricant de peignes, touché du malheur du jeune Arnaud et charmé de sa précoce intelligence, l'admit dans son atelier pour lui apprendre le métier que son père ne pouvait

même pas lui enseigner, tant il avait de peine à entretenir ses enfants chez lui.

Ainsi, comme son père, et par les soins d'un ami, Daubasse devint peignier.

A son intelligence qui se développait de jour en jour d'une manière étonnante, il joignait une vaste mémoire et, comme on le sait, une heureuse mémoire, au service d'une raison saine, produit souvent les talents les plus remarquables. Bientôt il fut recherché par de nombreux amis, jeunes comme lui, et même par des personnes d'un âge avancé, qui venaient dans l'atelier de son maître, surtout pendant les longues soirées d'hiver, pour entendre raconter au jeune Daubasse de petites histoires débitées avec une facilité et une ingénuité étonnantes. Souvent il lui arrivait d'improviser quelques vers charmants. Ses amis les écrivaient, et aussitôt on se les transmettait de main en main dans toute la ville. C'est à peu près à cette époque qu'il improvisa dans un dîner d'amis une chanson ou plutôt une ode anacréontique *A l'Huile du sarment* (*Oli dé sirmen*). En étudiant ses œuvres nous parlerons de ce chant hachique, de cette petite ode sur le vin.

Dès lors Daubasse commença véritablement à chanter. La Muse s'était emparée de lui, elle ne devait le quitter qu'au lit de mort. Il improvisait encore en mourant; les vers que nous avons de lui sont le témoignage le plus sûr de nos paroles.

Depuis longtemps déjà le poète était entré dans cet âge de l'adolescence où les passions vagues et incertaines agitent le cœur du jeune homme et lui inspirent des sentiments plus tendres qu'à toutes les autres époques de la vie, lorsqu'un jour un événement de peu d'importance, il est vrai, heureux pour lui cependant, vint accroître sa réputation de poète improvisateur. Daubasse, pauvre, jeune et timide, en offrant sa main secourable à une dame de haute distinction qui sur une planche légère traversait un ruisseau, lui adressa le quatrain suivant : (1)

Bous sès bèle coumo lou jour,  
Jamay la neû sera ta blanco ;  
Per passa lou riû dé l'amour  
Nou boudrioy pas d'aûtro palanco.

En voici la traduction; on la trouve dans le

(1) Les édit'urs ont imprimé ce quatrain sous le titre de : *A Mariane de Rignolière.*

Dictionnaire de Chaudon et Delandine au nom de  
Daubasse :

Vous êtes belle comme un jour  
Et moins que vous la neige est blanche;  
Pour passer le fleuve d'amour  
Je ne voudrais pas d'autre planche.

Cet impromptu paraîtra peut-être léger, mais il est gracieux et coquet, et bien des poètes, même des plus remarquables, voudraient l'avoir commis. Dans le pays de Daubasse, il vola bientôt de bouche en bouche, et les amants aiment encore à le redire. C'est l'expression simple et naïve d'une âme émue, mais d'une âme de poète, au langage harmonieux et plein de grâce.

C'est par l'expression des sentiments du cœur que Daubasse commença à briller, son talent poétique se développa dans un genre trop inférieur pour que nous voulions le comparer aux grands génies de la poésie, cependant il nous sera permis de dire, ce que tout le monde a sans doute remarqué comme nous, que l'amour a toujours présidé aux premières inspirations des poètes. Ce sentiment lorsqu'il est noble et pur embellit et élève tout ce qu'il marque de son empreinte. Si l'on

pouvait sonder le cœur des poètes, il n'y en aurait peut-être pas un dont les premiers vers n'aient été écrits au souffle naissant d'une inspiration amoureuse.

C'est pour la Béjart que Molière, jeune encore, dans ses courses vagabondes à travers la France, écrivit ses premières comédies. C'est une aventure amoureuse qui suggéra à Corneille sa première création de Mélite (anagramme de M<sup>me</sup> Milet.) C'est par Werther, son roman du jeune âge que Gœthe commença à se faire connaître. C'est Béatrix qui inspira le Dante, encore au seuil de la vie. C'est Laure qui créa le génie tendre et poétique de Pétrarque. Graziella, type idéal ou réel, a dicté à Lamartine ses pages de la vingtième année. Lord Byron, Alfred de Musset et Victor Hugo, ont fait leurs premiers pas à travers le Parnasse, guidés et soutenus par la main d'une femme. C'est aussi l'amour, qui dès le jeune âge, guida Daubasse dans cette voie poétique. Ces nobles affections, ces vives aspirations du cœur conservèrent pendant sa vie, son inspiration toujours fraîche et toujours jeune. Il se maria à Villeneuve, et son épouse devint pour

lui la muse chaste et douce du foyer domestique ;  
elle lui inspira ses vers faciles, tendres et ingénus.

Daubassé avant de se marier avait eu, à Moissac, un premier amour malheureux. Son cœur s'était épris d'une jeune fille que dans sa tendresse il appelle d'un petit nom mignard, comme le font souvent les poètes anacréontiques et élégiaques. Nous trouvons, dans ses œuvres, une pièce de vers qu'il lui adressa le jour de l'an, pour la décliner au mariage. Quoique cette pièce soit écrite en français par un poète patois, jeune et illétré, elle ne manque pas cependant de pureté d'expression ; la pensée est noble et élevée, et au milieu de quelques négligences on trouve de beaux traits :

Pourquoi vous souhaiter de nombreuses années,  
Titi, quand vous perdez le printemps de vos jours ?  
La nature vous fit pour les tendres amours  
Et vous osez trahir vos belles destinées !  
Aux transports d'un amant qui ne voit que vos charmes  
Pourquoi n'opposez-vous que d'austères rigueurs ?  
Un regard tarirait la source de ses larmes  
Et vous prenez plaisir à voir couler ses pleurs !  
Quand voudrez-vous suspendre, adorable inhumaine ,  
Le barbare plaisir de faire mon tourment ? ....  
Oui, cruelle, c'est vous et votre barbarie

Qui creusez lentement mon funèbre tombeau,  
Quand vous savez pouvoir d'une innocente vie  
Par un tendre regard raviver le flambeau.  
Quoi ! je meurs et mourant j'adore l'inhumaine !....

L'amour vrai et sincère de Daubasse, sa nature charmante, la douce bonté de son cœur, son esprit, sa réputation de poète qui grandissait chaque jour dans sa ville natale, décidèrent la jeune fille et elle aimait celui qui l'aimait si tendrement.

Déjà le poète était heureux, il allait bientôt se marier, lorsque sa fiancée, soit par la volonté de ses parents, soit par caprice, ce qui paraît plus probable, dédaigna celui à qui elle avait promis sa main. Elle épousa un autre jeune homme et par une cruelle moquerie, qu'on a de la peine à comprendre, le lendemain de son mariage, elle envoya à son amant les feuilles de son bouquet de noce. Daubasse, le cœur plein de douleur, l'amour-propre blessé, ne put contenir sa colère, et sur-le-champ il se vengea du dédain de celle qui n'était plus digne de son estime. Il répondit par un quatrain piquant, impromptu

indiscret, dont la méchanceté n'avait d'égale que la sottise de la jeune fille :

Faut-il que ton perfide cœur  
Livre de son amour un présent si funeste ?  
Après m'avoir donné ta fleur,  
Tu ne pouvais avoir que des feuilles de reste.

Daubasse avait déjà passé la vingtième année ; il connaissait maintenant la manière de fabriquer avec habileté les peignes en corne, et il désirait s'établir. Mais il n'avait pas de position et son premier amour était brisé. Il partit allant chercher fortune à travers la France, quittant non sans tristesse son pays natal qu'il n'aurait pas dû regretter. Ses parents, ses amis et ses admirateurs, car il en avait déjà et de sincères, lui faisaient oublier, dans ses regrets, l'infortune de sa famille et le malencontreux amour qui l'avait longtemps affligé. Le cœur du poète n'est point fait généralement pour de longues haines, aussi Daubasse ne pouvait-il s'empêcher d'éprouver quelque émotion en songeant à cette ville où il avait passé ses premières années et où, même au sein de la misère, il avait entrevu le bonheur.

En partant de Moissac, Daubasse parcourut l'Agenais où il travailla quelque temps ; ensuite il vint se fixer à Agen. Il était dans cette dernière ville depuis cinq ou six ans, lorsqu'il connut une jeune fille de Villeneuve. Il eut occasion de la voir souvent à Agen. Ils s'aimèrent vivement, et ils ne tardèrent pas à s'unir. La jeune fille n'avait pour toute fortune qu'un noble cœur et un grand amour pour son mari, ce qui certes pour un humble poète, valait bien tous les trésors. Peu importait à Daubasse la richesse, pourvu qu'il aimât et qu'il fût aimé. Comme la plupart des poètes, il était l'amant de la beauté, de la jeunesse, de la vertu et non de la fortune aux caprices bizarres, au sourire éclatant qui imprime bien des fois sur le visage les rides de la tristesse et de l'en-nui. Tels sont les sentiments exprimés par Daubasse dans une épître adressée à un de ses amis qui allait se marier :

J'admire ces hymens que l'amour seul contracte,  
Je ne puis qu'abhorrer ceux que fait l'intérêt ;  
Un cœur noble et sensible entre-t-il dans un pacte  
Où les tendres amours se prêtent à regret....  
Ce ne sont point les biens qui nous rendent heureux....

Ainsi donc ce fut avec bonheur que Daubasse se maria; son mariage, en effet, était d'autant plus heureux pour lui qu'il répondait entièrement aux aspirations de sa nature. Sa pauvreté n'avait jamais entrevu que le sourire de la Muse, sourire bienfaisant, il est vrai, qui rendait quelquefois sa misère joyeuse, mais cette muse idéale de l'imagination languit et meurt si la muse réelle de la vie ne vient la soutenir et l'inspirer. Le poète n'était plus seul maintenant, il sortait de cet exil du cœur qu'un profond égoïsme fait souvent supporter aux hommes; en même temps il avait mis fin à l'existence errante et indécise qu'il menait malgré lui depuis quelques années. La vie lui paraissait plus douce. Son âme pouvait s'épancher et chanter à loisir; elle allait trouver des inspirations nouvelles et intarissables.

Le présent lui fit présager l'avenir. Une affection mutuelle rendit, de jour en jour, plus étroit et plus indissoluble encore ce lien du mariage que bien des fois dans le monde, à vingt ans, l'on accepte avec joie, et qu'avant peu la tristesse ou le dégoût feraient rompre volontiers si les fantaisies

et les caprices constituaient les lois des sociétés. L'épouse que Daubasse avait choisie resta toujours sa compagne fidèle, sa conseillère, son amie, et s'il nous est permis de le dire, son ministre des affaires intérieures. Jusqu'à la mort une seule âme anima ces deux corps. Après une vie assez longue et heureuse dans sa médiocrité, l'épouse mourut laissant à son époux deux filles pour le consoler, car son affliction fut grande. Daubasse resta longtemps brisé par cette douleur; lui-même a dit quelque part dans ses œuvres :

Ami, j'en mourrai de regret

Son mariage avait amené Daubasse à Villeneuve d'Agen; sa réputation de conteur et de poète l'y avait précédé. Dès qu'il fût établi, il ne tarda pas à faire de nombreuses connaissances, et bientôt il acquit dans le pays une sorte de célébrité. Les gens de la ville et les personnes des environs se rendaient dans son modeste établissement pour le voir et pour l'entendre. Là, par la façon charmante dont il racontait ses historiettes et improvisait ses vers patois, Daubasse attira autour de lui tout

ce que la ville renfermait de gens de loisir, amis de la franche gaieté, comme le dit le biographe Weiss (1).

Toute la noblesse de la province désira bientôt connaître ce poète ingénue, ce merveilleux conteur. Le duc de Biron, petit-neveu du maréchal connu par sa conspiration contre Henri IV, vivait à cette époque aux environs de Villeneuve-d'Agen. Il voulut, lui aussi, entendre ce joyeux fabricant de peignes. Daubasse vint souvent égayer et charmer les fêtes données en son honneur au château des ducs de Biron. C'est ainsi qu'il fut connu du fils naturel de Jacques II, le duc de Berwick, lorsque celui-ci traversait l'Agenais pour aller combattre les Espagnols, et lorsqu'il fut envoyé par Louis XIV dans le Languedoc pour soumettre les protestants insurgés. Plus tard, Daubasse, dans ses voyages à Bordeaux, reçut de grandes preuves de sympathie du duc de Berwick qui était alors commandant de la province de Guienne. Le maréchal de Montrebel, le comte de Fumel Montaigu, le marquis de Belzunce furent ses admirateurs. Il fut re-

(1) « Biographie Universelle », tome 62, Michaud éditeur, 1837.

cherché par tous les personnages éminents du pays ; ces hautes relations consacrèrent son talent poétique.

Depuis longtemps il avait abandonné le récit des historiettes pour se livrer tout entier à la poésie patoise et quelquefois à la poésie française. Jusqu'ici il avait fait un grand nombre d'im-promptus et de chansons, mais ses poésies n'étaient pas encore empreintes d'un caractère sérieux ; il avait chanté le vin, le plaisir, les amours, sans attacher grande importance à ses vers, et ses im-promptus erraient ça et là, sans valeur réelle. Maintenant il va s'adonner d'une façon plus parti-culière au genre religieux. Il fit des Cantiques et des Noëls qui eurent beaucoup de vogue. Ensuite il se livra à des travaux de longue haleine. On a conservé ses poèmes intitulés : *la Mort, l'Etat de l'Homme, les Quatre fins de l'Homme, la Grandeur de Dieu, le Saint-Sacrement et la Passion de Jésus-Christ.*

Comme il ne savait pas écrire, lorsqu'il com-posait de si longs travaux, il dictait quelquefois ses vers à ses amis, et il se les faisait relire

« jusqu'à ce qu'il ne trouvât plus rien à corriger » (1), non qu'il espérât ainsi arriver à une expression parfaite au point de vue de la correction et de la pureté, mais plutôt pour bien retracer dans sa mémoire son sujet et lui donner plus d'unité. Son esprit, admirablement doué, lui fournissait les grandes idées, et instinctivement les beautés de la langue patoissoise sortaient de sa bouche. Ce n'était pas un artiste de style, amoureux de la forme; il ne connaissait pas le secret de revêtir sa pensée avec habileté et il ne pouvait pas rechercher les beautés artificielles du langage. La plupart du temps il livrait sa pensée comme elle jaillissait de son esprit, vive et forte, rarement polie et arrondie. S'il lui arrivait de remettre son ouvrage sur le métier, c'était, comme nous venons de le dire, pour quelques rares sujets de longue haleine; tous ses autres vers sont de véritables improvisations.

Un voyage que fit Daubasse à Bordeaux, pour ses affaires, lui offrit l'occasion de montrer son talent sur une scène plus vaste. Deux épîtres, l'une adressée aux jurés de Bordeaux, l'autre à l'Inten-

(1) Weiss.

dant de cette ville, nous font comprendre quel avait été le motif de son voyage. Dans la première épître, il présente une requête aux jures contre les maîtres-peigniers de Bordeaux qui s'opposaient à ce qu'il fit enlever les cornes achetées par lui aux foires d'octobre, en 1708; la seconde est sur le même sujet. Le duc de Berwick, qui commandait la Gironde, lui donna une hospitalité charmante; il le retint quelque temps chez lui. Le poète chanta, et ses improvisations le firent connaître à Bordeaux. Nous avons de lui une épître qu'il adressa au vainqueur d'Almanza; il le compare à *Jupiter foudroyant les Titans*. La pièce commence ainsi :

Berwick, grand général, favori de Bellone,  
Arc-boutant de l'Etat, appui de la couronne...

Elle se termine par les vers suivants :

Bordeaux, ce beau séjour où reluit ta splen-leur,  
Admire à tous moments l'équité de ton cœur.  
Pour le bien du public, ton zèle se captive  
A prêter à tous rangs une oreille attentive;  
Ecoutant aussi bien le plus simple artisan  
Comme le gentilhomme, où noble soi-disant.  
Ces belles qualités que tu tiens en partage  
Te servent de moyen pour exciter le sage;  
On vanté ta justice et l'on dit en public  
Qu'il n'est point de héros plus vaillant que Berwick.

Les personnages les plus distingués voulurent entendre l'hôte du duc de Berwick. Daubasse, amené dans plusieurs réunions, récita quelques belles pièces de vers patois. Il causa tant de plaisir qu'on l'obligea de promettre qu'il reviendrait bientôt. Il se rendit quelque temps après à un nouvel appel. La population bordelaise lui fit un accueil magnifique. Daubasse récita des vers en public, et son nom ne tarda pas à être connu dans tout le bassin de la Garonne. Les villes d'Agen, de Moissac, de Montauban, de Toulouse, de Marseille, l'invitèrent à leur tour. Il courut ainsi de château en château, de ville en ville, semblable aux troubadours du Moyen-Age. Partout on célébrait son arrivée; on était impatient de le voir et de l'entendre.

« C'était, dit encore Weiss dans les biographies « de Michaud, à qui possèderait Daubasse; il n'y « eut pas de fête qu'il n'y fût invité des premiers. »

Et l'auteur de la « Galerie biographique des personnages célèbres du Tarn-et-Garonne », s'exprime ainsi :

« Encouragé par de tels succès, le nouveau troubadour voyagea de ville en ville dans nos contrées méridionales, excitant partout un vif enthousiasme. Admis dans les salons les plus distingués de Marseille, de Bordeaux et de Toulouse, il y reçut de véritables ovations. Chose à remarquer, on admirait autant en lui les qualités du cœur que l'éclat du talent. »

Ce fut ainsi au milieu des ovations et presque en triomphe que Daubasse revint à Moissac. Monseigneur de Gontaut-Biron, neveu du duc de Biron, était alors abbé de cette ville. Il voulut témoigner ses sympathies à l'hôte aimé et estimé de son oncle. Aussi, ce fut avec solennité qu'il reçut Daubasse. L'abbaye fut ouverte au poète improvisateur qui vint y réciter ses poèmes sur la Mort, sur l'Etat de l'Homme et sur la Grandeur de Dieu. Ensuite après une fête religieuse et artistique, son pays natal reconnaissant lui décerna une couronne lauréale.

Nous avons vu Jasmin parcourant les cités du Midi, venir à Moissac, la patrie de son aïeul Daubasse, et dans cette belle et antique cour des Cloîtres,

soit par des improvisations brillantes ou par le récit de quelque poème récemment composé, ravir l'admiration d'un millier d'auditeurs suspendus à ses lèvres. Devant une grande foule inquiète et impatiente, au moment où une femme pleine de courage et d'audace, allait, s'élevant dans un ballon, se livrer au caprice des vents, nous avons entendu ce poète improvisateur adresser à cette voyageuse aérienne des vers d'une beauté et d'une vigueur remarquables. Ainsi il nous semble voir cet enfant de Moissac acclamé de ville en ville, à son passage, et accueilli généreusement par les cités artistiques et hospitalières du Midi. La patrie de Clémence Isaure surtout lui donnait des fêtes pleines d'enthousiasme.

Chaque jour la réputation de Daubasse grandissait. Ses chansons étaient connues et chantées de tous côtés. Ses Noëls semblables aux *Carols* du treizième siècle, avaient une vogue extraordinaire. On les mettait au-dessus de ceux que le littérateur Bernard de la Monnoie composait à cette époque dans le patois bourguignon.

Simple dans ses manières, fils d'un pauvre

ouvrier, pauvre lui-même, sans connaissance non seulement de la littérature mais même de l'art d'écrire, inspiré par une sorte de souffle divin *quasi divino quodam spiritu inflatus*, comme dit Cicéron, Daubasse inspirait à ceux qui l'écoutaient une sorte d'étonnement mêlé de respect; la Muse elle-même semblait parler par sa bouche. Partout il excitait l'admiration, soit qu'en travaillant il fit chez lui des impromptus devant un choix d'amis réunis pour l'entendre, soit qu'il chantât la *Passion de Jésus-Christ* ou la *Grandeur de Dieu* devant le maréchal de Berwick allant combattre les Camisards, soit, qu'évoquant la *Mort*, il rappelât la *Fin de l'Homme* à la mémoire des grands seigneurs réunis chez le duc de Biron, dans ce château qu'une hospitalité antique permet encore au touriste de visiter à loisir, aux environs de Villeneuve-d'Agen.

Quand Daubasse avait parcouru les villes et récité ses strophes aux applaudissements de ses auditeurs ravis, il rentrait auprès de sa femme et de ses filles, et là, il reprenait en silence son travail manuel. Sa réputation de poète avait augmenté

sa clientèle et sa fabrication de peignes élevait peu à peu sa famille au-dessus de la pauvreté. Lui, qui avait passé ses premières années dans la misère, obtint aisément le *quod non desit* d'Horace, et, lorsqu'il eut « ce qu'il faut », pauvre encore par rapport à la société au milieu de laquelle il vivait et chantait, il se trouva heureux et il continua à chanter avec plus de plaisir et plus d'entrain. C'était la nature seule et non l'infortune et le besoin qui l'avait poussé à faire des vers. Ce n'est point lui qui aurait dit : « La pauvreté me rendit téméraire et je devins poète. » Quand il eut acquis un modeste bien-être, il ne s'arrêta pas comme les poètes épicuriens, et ne suspendit pas sa lyre à une agrafe d'or ; il continua à se livrer tout entier aux inspirations de sa Muse. Souvent il se demandait comment il avait commencé à conter et à rimer, pourquoi il continuait encore, et quelle était cette fée mystérieuse qui, dès le berceau, avait ainsi déposé la lyre des troubadours dans ses mains. Daubasse avait bien des ressemblances avec le poète dont parle Horace dans ses Épitres : « Le poète, dit-il, est rarement avare ;

« occupé de ses vers, il n'a souci d'autre chose ;  
« les accidents de la fortune, la fuite des esclaves,  
« l'incendie de sa maison le trouvent insensible.  
« Jamais il ne cherche à tromper son ami ou son  
« pupille. Des légumes, un pain grossier, voilà sa  
« nourriture.» Tel fut Daubasse, livré tout entier  
à sa Muse et à sa famille, bon époux et bon ami,  
s'inquiétant peu des accidents et des caprices du  
sort, pensant comme Descartes, qu'il faut se  
dompter soi-même plutôt que la fortune, vivant  
de peu et sans avarice lorsqu'il posséda quelque  
chose. Qu'ils sont rares ces poètes qu'Horace dé-  
peint si bien et imite si peu ! Mais rendons cette  
justice au poète latin, son siècle valait le nôtre, et  
lui-même ne valait pas moins que nous. Aujour-  
d'hui encore cet humble bonheur et cette médiocre  
existence sont jugés dignes d'envie par bien peu  
de personnes. Si l'on ne souhaite ni pour soi, ni  
pour les siens cette vie pauvre et simple qui fait  
souvent le véritable poète, on jalouse cependant sa  
gloire dès qu'il l'obtient ; on la lui marchande,  
lorsque bien de fois son 'existence seule la méri-  
terait. C'est ce qui arriva pour Daubasse. Ayant

de mourir, il vit la jalouse basse et méchante ramer autour de lui, et attaquer sa personne et ses œuvres dont il ne tirait pas vanité ; elles volaient éparses, livrées ça et là au vent de la rénommée. Parmi tous les poètes patois, Daubasse était un des premiers qui eut ainsi possédé à un si haut degré les grâces naïves unies à une puissante inspiration. Ses poésies légères et ses poèmes lui avaient acquis quelque rénommée dans son pays et dans le Midi de France. Ajoutez à cela qu'il s'élevait au-dessus de la misère dans laquelle il était né. N'était-ce pas assez pour qu'on cherchât à jeter sur lui l'insulte et le ridicule ?

Daubasse se releva dignement pour frapper ses adversaires ; son talent poétique empreint d'un caractère tendre et facile devint acerbe. Il prit le fouet de la satire et composa de nombreuses épi-grammes. Elles plaisent par leur couleur locale et leur verve mordante plutôt que par leur finesse et leur esprit ; elles suffisent cependant pour montrer le poète sous une face nouvelle. Mais l'épi-gramme est une arme à deux tranchants qui blesse bien des fois celui qui s'en sert, même

pour se défendre. Aussi malgré la protection du duc de Biron et du marquis de Belzunce, ce n'était pas impunément que Daubasse faisait tomber le ridicule sur les curés de Pujols et de Bertel qui espéraient se moquer de lui. Ce n'était pas non plus, sans inquiétude qu'il se décidait à répondre aux attaques de quelques personnages importants dans le pays, comme M. de Baratet ou le gentilhomme de St Loup. Il châta, il est vrai, ses ennemis, mais son âme sensible et sympathique, habituée à une vie tranquille fut vivement attristée par les luttes pleines de passion et de fiel qu'il eut à soutenir.

Son caractère devint sombre, sa vigueur morale disparut bientôt; le conteur perdit sa voix séduisante, le poète cessa de chanter, le temps des triomphes poétiques était passé pour toujours et la vieillesse s'avançait à grands pas.

En 1720 (4), une épidémie qui fit de grands ravages à Villeneuve, l'enleva à ses amis et à ses deux filles. Au lit de mort, sans crainte de l'Eternité,

(4) D'après la seconde édition, Daubasse serait né en 1664 et mort en 1727. Nous avons préféré nous en rapporter à la première édition et aux Biographies de Michaud.

nité qu'il avait si bien chantée dans ses Poèmes, la poésie encore sur les lèvres, il prononça quelques vers patois, en présence du curé Jouard et de nombreux assistants : « C'est à toi, aujourd'hui, à moi demain, peut-être. Je ne vois pas que la mort oublie quelque chose; la main armée de sa faux, elle frappe tout, et ce qui vient de naître, comme ce qui est mûr. »

Né en 1660, un an après le traité des Pyrénées, au moment où le roi venait de se marier et allait commencer son gouvernement personnel, Daubasse avait vu se dérouler devant lui le siècle de Louis XIV, depuis les splendeurs du commencement jusqu'aux misères de la fin; l'hiver de 1709 et la mort de Louis XIV, lui inspirèrent une chanson et une ode. Il n'était pas resté simple spectateur en présence du règne le plus mémorable de la monarchie française. A côté des grands poètes, il avait élevé son humble voix. Il avait assisté, en chantant, à cette époque brillante surtout par la gloire des lettres et des arts, et à laquelle la poésie patoise, représentée par des noms illustres et nombreux, était venue elle aussi ajouter tout son éclat.



# ARNAUD DAUBASSE

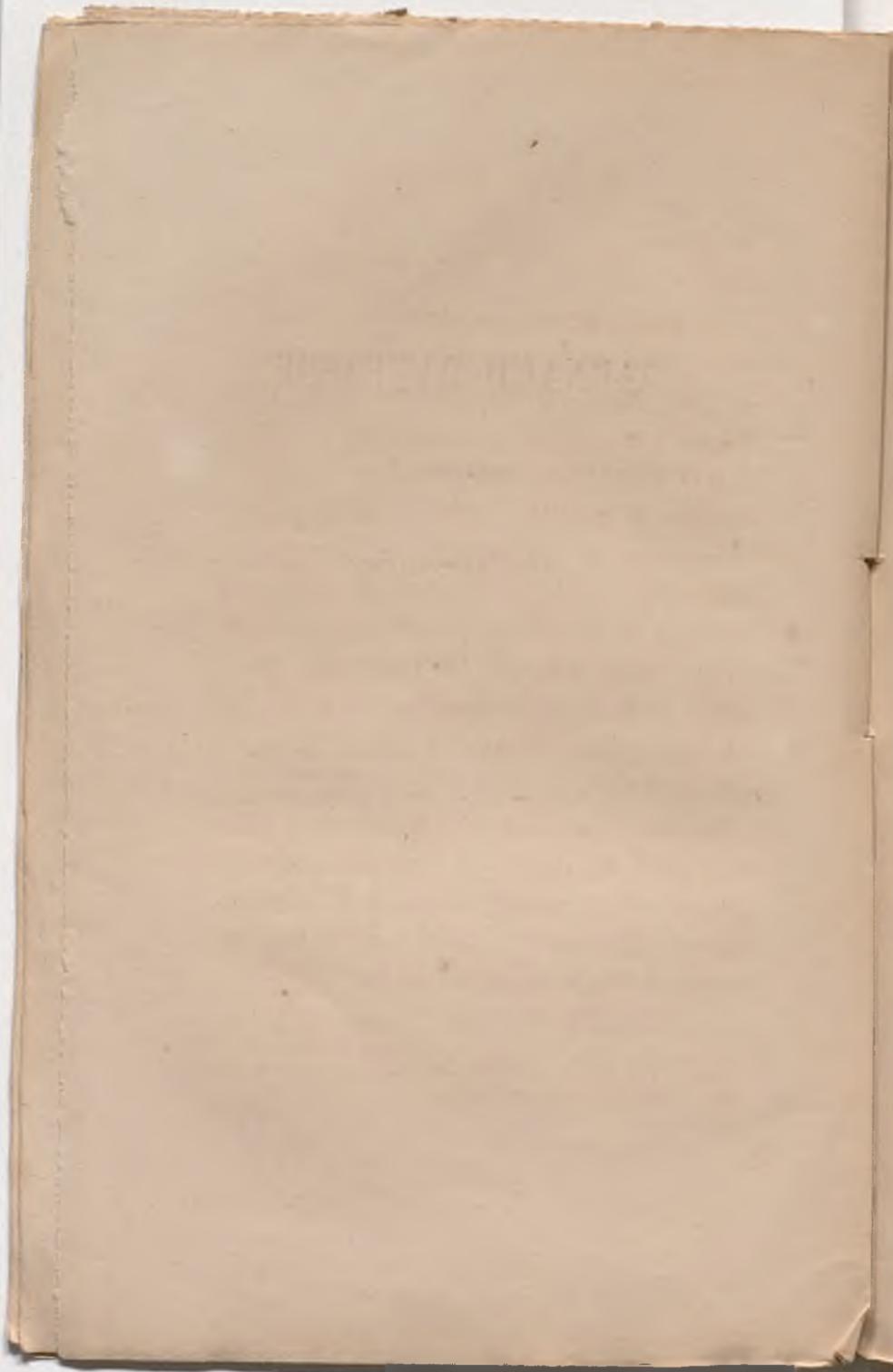
---

## SES ŒUVRES

---

Nostros pastoureletos  
A l'effantet  
Faran de cent flourétos  
Un ramelet.

Et nos pastourelettes  
A l'enfantet  
Feront de cent fleurettes  
Un ramelet.



## POÉSIES PATOISES

### III

Les poésies de Daubasse forment un volume in-octavo. Elles ont été publiées à Villeneuve-d'Agen, en 1796, d'après le biographe Weiss; en 1806, d'après le texte lui-même qui nous paraît étrange: M.D.CC.LXXXXXVI. Cette édition est aujourd'hui épuisée; il en reste à peine ça et là quelques exemplaires. La bibliothèque de Villeneuve en possède un qui lui a été offert par M. Eugène Lavergne. Nous aurions pu en avoir un nous-même, mais le libraire ne l'aurait pas cédé à moins de 25 francs. Heureux sont les poètes dont les œuvres peuvent ainsi se vendre 25 fr. le volume! (1).

En 1839, les poésies de Daubasse ont été rééditées par la librairie Gladys frères. Cette nouvelle édition est incomplète, mais nous ne regrettons pas ce qui manque, ce sont quelques rares impromptus d'un genre rabelaisien trop épicié.

(1) Le 5 mai, on a vendu, à Paris, la Bibliothèque patoise de M. Burgaud Desmaret: elle se composait de plus de 3000 volumes. Parmi ces ouvrages se trouvaient l'ancienne et la nouvelle édition des œuvres de Daubasse.



Les œuvres de Daubasse se composent d'un assez grand nombre de pièces : une centaine environ. Il y en a qui tiennent de la poésie lyrique et de l'épopée ; d'autres de la satire et de l'épitre. Il y en a qui n'ont que quatre vers ; d'autres qui en ont plus de deux cents. Le recueil est divisé en deux parties ; dans la première, les poésies patoises ; dans la seconde, les poésies françaises.

On trouve des incohérences et des trivialités dans les vers de Daubasse, mais on se plaît à en admirer les beautés, et on en excuse aisément les défauts, lorsque l'on songe que l'auteur était illettré. Nous l'avons déjà dit, nous nous plaisons à le répéter, et cela n'est pas de peu d'importance pour sa gloire, Daubasse n'a jamais su écrire. Ses amis recueillaient ses improvisations sous sa dictée. « Daubasse, dit l'auteur de la notice biographique « de la deuxième édition, ne savait ni lire, ni « écrire; presque tous ses poèmes, même les plus « longs, ont été improvisés; il ne mettait pas plus « de temps à trouver deux rimes qu'à façonner la « dent d'un peigne. »

Tout est loin d'être bon à citer dans ses œuvres,

aussi nous ferons un choix des meilleures poésies dans chacun des genres où il a brillé. La traduction en prose ou en vers ne pourra guère donner l'idée de cette poésie, tantôt légère et charmante, tantôt sérieuse et d'un lyrisme élevé. Nous essayerons cependant d'en reproduire les principales pièces qui, pleines de grâce et de naturel, ont suffi pour faire compter leur auteur parmi les poètes patois les plus aimables et les plus remarquables.

Le talent poétique de Daubasse, s'il eut été soutenu par une instruction sérieuse, aurait certainement brillé dans les grands sujets épiques ; il aurait traité les genres religieux à la façon de Milton et du Tasse ; les quelques essais que nous avons de lui, vont bientôt en faire foi. Mais, dans son ignorance, il laissa aller sa nature, et sans art, il chanta tantôt les amours, le vin et les plaisirs ; tantôt la mort, le paradis et l'éternité, choses bien différentes et qui pourtant se touchent de si près. L'inspiration ne lui fait jamais défaut ; quelquefois elle se revêt des plus belles parures de la poésie.

L'originalité et la grâce brillent dans ses petites

pièces patoises. Tous les poètes érotiques et bachi-ques ont chanté le « *nunc est bibendum* » d'Horace. Depuis Anacréon et les élégiaques latins, tous les poètes, aux chants légers, ont célébré le vin, les plaisirs et la brièveté de la vie. Mais on retrouve ça et là les mêmes pensées, les mêmes images, les mêmes tournures. Ecouteons Daubasse : il chante le vin. La nature du sujet le condamnait à être imitateur banal des sentiments du vulgaire au milieu duquel il vivait ; malgré cela il a su rester original. Tout est nouveau dans cette *odelette gracieuse* qui n'appartient qu'à son auteur. On ne trouve rien de semblable, même dans les poètes patois de son temps.

Oli de sirmen  
Béno bistomen  
Dedins ma tasso  
Bailha la casso  
A moun pessomen  
Qué me`chagrinò  
Et met en ruino  
Moun entendomen.  
Més qué lou boun bi  
Sur la terro aboundé,  
Alabé lou moundé  
Se porto à rabi.

Tabé lou Janet  
Dins un cabaret  
Quant la sét lou rounjo  
Beù (1) coumo uno espounjo  
Dé blan, dé claret,  
Et lou beyré en ma  
Dis : « Pla fat qué sounjo  
Al relendouma. »

Huile de sarment  
Accours vitement  
Au fond de ma tasse  
Pour donner la chasse  
À mon *pessement*; (2)  
Car il me chagrine  
Et met en ruine  
Mon entendement.  
Dès que le bon vin  
Sur la terre abonde,  
Alors tout le monde  
Oui, se porte bien.  
C'est pourquoi Janet  
Dans un cabaret,  
Quand la soif le ronge,  
Boit comme une éponge  
Du blanc, du clairet;  
Et le verre en main  
Dit : « Bien fou qui songe  
Au surlendemain. »

(1) U avec l'accent circonflexe se prononce *ou*.

(2) Pati, souffrir; douleur.

Le vers coule facile et pur comme le vin clairet; il est léger, agréable comme lui. Dans notre langue patoise, et dans ce genre anacréontique nous ne connaissons rien qui vaille, comme expression et comme grâce, cette ode à *l'Huile du sarment*. Anacréon la réclamerait pour lui; Béranger la signera.

Voici encore un autre chant dont l'originalité comme idée et comme expression n'est pas moins grande. Toutes les strophes sont belles. Le vers est réussi, il est clair et limpide. Si on le fait résonner, le timbre en est harmonieux. La rime est très-riche, et cela sans recherche. Il est à regretter qu'on n'ait pu retrouver que les trois premières strophes de ce chant fantaisiste dont la traduction ne pourra jamais donner qu'une idée très imparsaite. Ce sont *les Jérémiaades des Nonnes*. Ici Daubasse malgré son caractère religieux, ne peut s'empêcher de faire entendre le cri vrai et sincère d'une nature jeune et ardente qu'on veut dompter malgré elle.

Des Nonnes enfermées dans un couvent pleurent sur leur infortune. Leurs mères les ont ainsi

cloîtrées pour se livrer tout entières à leurs plaisirs. Dans leur captivité, ces jeunes filles regrettent de ne pas prendre part aux jouissances du monde :

Se lou boun Diù fasio miracle,  
Et qu'arribès calque spectacle,  
Que lou couben se cambiario,  
Et que lou Papo ourdounèsse,  
Que qui bol sourti sourtiguèsse,  
Pas uno nou damourario.

Nostros mayres per estre burousos  
Nous en rendudos malburousos :  
Lous plazes nou lour manquoun pas :  
Et nons autros pañros captibos  
S'en enterrados toutos bibos  
Dins aqueste maudit séjour.

Ben uno so founfounilheto,  
Ne fa souna la campaneto,  
Li fay dire d'un toun malin :  
« Mauditio sio de la damoro  
« Que nou dirio jamay : « deforo ! »  
« Sounco, dedins ! dedins ! dedins !  
Jerusalem, Jérusalem !  
Tant maytos sén, tant languissen :  
Languissen toutos....

Si le bon Dieu faisait miracle  
Et qu'il advint quelque spectacle,  
Et que le couvent se changeât,  
Que le Pape nous ordonnât,  
Que celle qui veut sortir sorte,  
Nous franchirions toutes la porte.

Car nos mères pour être heureuses  
Nous ont bien faites malheureuses ;  
Les plaisirs ne leur manquent pas,  
Et nous autres, pauvres captives,  
On nous enterre toutes vives  
Au maudit séjour du trépas.

Vient une sœur *founfounihéto* (1)  
Qui fait sonner la *campanéto*, (2)  
Lui fait dire d'un ton malin :  
- Maudite soit notre demeure,  
- Qui ne dirait jamais : dehors !  
- Toujours dedans, dedans, dedans ! -

Jérusalem, Jérusalem !  
Plus nous sommes, plus nous languissons,  
Nous languissons toutes....

Nous avons dit dans la première partie de cette étude que Daubasse n'avait pas été à l'abri de la jalousie et de la critique. Nous nous contenterons de rappeler quelques-unes de ses épigrammes écrites en patois. Il est inutile de les citer ; leur style a conservé toute la rusticité de la langue patoise qui devient souvent grossière dans la bouche d'un homme irrité. Tout le monde le sait, comme le latin,

Le patois dans les mots brave l'honnêteté.

(1) Qui s'occupe de tout, qui veut tout voir et tout savoir.

(2) Petite cloche.

Un de ses compatriotes, rimailleur camard, s'acharnait contre Daubasse; celui-ci lui adressa l'épigramme qui commence ainsi : « Jamais camard avec une si mauvaise mine ne se jucha sur le Parnasse. »

Deux muscadins lui demandaient ironiquement des vers pour leurs maîtresses avec qui ils allaient se promener; Daubasse leur répondit par un impromptu piquant : « Mes paroles sont choisies quand je parle de l'amour... »

Le curé de Pujols, le curé de Bertel, M<sup>me</sup> de Lafore, Delphine tombèrent successivement sous ses coups. La petite pièce *sur un gentilhomme* qui payait son tailleur avec des soufflets, et les deux épigrammes adressées à M. de Saint-Loup, ont quelques traits qui ne manquent pas de vigueur. On ne lit pas sans intérêt la chanson épigrammatique dans laquelle Daubasse raconte une croustilleuse nouvelle, *uno croustillouzo noubèlo*, sur le meunier de Pèbre qui était monté au Parnasse et voulait détrôner son heureux rival. Daubasse lui cassa l'échelle qui l'avait élevé au mont poétique.

Mais c'est surtout dans le genre religieux que

brilla la poésie de Daubasse. Ses Noëls furent très connus de son temps; quelques-uns empreints d'une fraîcheur simple et primitive, ne sont pas sans valeur poétique.

Le premier Noël ainsi que le second, quoique meilleurs que le troisième et le quatrième, nous ont paru peu dignes d'arrêter l'attention du lecteur. Le cinquième est le plus intéressant de tous. La poésie, comme le sujet lui-même, est vive et animée; le vers est toujours gracieux et facile. On trouve dans ce Noël quelques strophes empreintes de cette tournure et de ce sentiment poétique particuliers à Ronsard et à Remy Belleau. C'est un petit poème ou plutôt un récit dramatique plein de vie et d'originalité. Les personnages paraissent en action devant nous.

« Un berger dit à sa femme Miquèle qu'il faut  
« se lever pour aller voir l'étoile de minuit. Il lui  
« annonce qu'au milieu d'un vent glacial, le fils  
« de Dieu vient de naître; le Sauveur est couché  
« nu sur la paille. Celui qui porte la nouvelle a  
« raconté qu'une vierge l'avait mis au monde.

Al pruané pas,  
Quant nous troubaren proche  
A la may san reproge,  
Offriren l'agnél gras.

Nostros pastourelétos  
A l'effantet,  
Faran de cent flourétos  
Un ramelet.

Au premier pas,  
Lorsque nous serons proches,  
A cette mère sans reproches  
Nous offrirrons un agneau gras.

Et nos pastourelettes,  
A l'enfantet,  
Feroat de cent fleurettes  
Un ramelet.

« Il va être minuit; dans le village tous les  
bergers se réunissent pour aller voir l'enfant qui  
vient de naître à Bethléem. Le plus savant, qu'il  
soit homme ou femme, sera chargé de faire le  
compliment à l'enfant et à sa mère. Une femme,  
Janon, la moins timide toutes les fois qu'il s'agit  
de parler, est chargée de haranguer la sainte  
famille. L'orateur étant trouvé, ils se mettent en  
route. Avant l'aurore et malgré le froid, ils  
accourent tous à la mesure du Dieu d'amour.

« Ils arrivent, se rangent autour de l'enfant nouveau-né, et Janon prend la parole :

« Vous, mère, par qui le diable a été plongé dans les abîmes, dites-nous par quel miracle, celle qui vient de donner le jour au grand Maître se trouve dans un tel état. Vous n'avez point de feu pour vous chauffer, ni petites pièces de monnaie pour acheter des langes à l'enfant. Le vent entre ici de tous côtés, la gelée vous glace ; venez dans le village, à notre maison, vous et votre enfant, vous aurez moins de mal, et Joseph trouvera sa place à notre foyer.

« Venez. Nous nous réjouirons tous. Prenez ce linge, en attendant que nous puissions vous donner des langes et une chemisette pour le petit qui se morfond. »

« Après avoir terminé sa harangue, Janon baissa les mains de Jésus. Elle félicita la mère de son bonheur, et recommanda à Joseph d'avoir bien soin du Sauveur du monde. Ensuite chacun se hâta d'offrir son présent et de faire sa caresse au Dieu poupon. Le berger Vidal tira une petite brebis de son panier et l'offrit à Marie ; de son

« tablier Miquèle tira un joli bouquet. Quand ils  
« eurent fait leur étrenne au jeune Roi du ciel,  
« ils se mirent à chanter leur Noël à perte d'haleine.  
« En s'en allant à travers champs, ils célébrent  
« les louanges de l'enfant nouveau-né, comme  
« font les anges au Paradis. »

Les Noëls suivants n'ont, ni la pureté, ni la grâce, ni l'intérêt soutenu du cinquième qui brille comme une petite perle au milieu des autres.

Daubasse a écrit aussi des Noëls en français, mais ils sont loin d'avoir la même fraîcheur et la même originalité.

Viennent ensuite les poèmes patois. C'est là que Daubasse a montré son talent poétique. Tous les sujets sont religieux : LA MORT; L'ÉTAT DE L'HOMME; LES QUATRE FINS DE L'HOMME; LA GRANDEUR DE DIEU; LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

Nous donnerons les plus beaux passages, ceux où le métal sort de la fonte plus pur et plus limpide, enlevant ça et là quelques scories, et nous écartant le moins possible du sens patois.

« Parlons de la mort en vulgaire!... dit Daubasse dans son poème sur la Mort. Heureux

« l'homme juste qui peut, loin du monde, habiter  
« les profondeurs des rochers.... Les rois dans la  
« vallée terrible, ne seront ni bons, ni mauvais;  
« on les jugera suivant leurs actions, simples  
« manœuvres comme nous... Alors les nations,  
« dans leurs crimes, imploreront le secours de  
« Dieu. La terre se mettra à fuir; les cieux où  
« est suspendu le soleil fuiront aussi devant le  
« Seigneur; les étoiles si élevées tomberont à ses  
« pieds... Il fera frémir les anges et trembler les  
« plus grands élus...»

Daubasse continue ses métaphores hardies dans L'ÉTAT DE L'HOMME, qui n'est que la suite et le développement du premier poème. Si le poète tombe, dès ses premières strophes, dans un réalisme tel que nous ne pouvons citer ici ses expressions et exposer le tableau qu'il fait de l'homme, c'est pour s'élever ensuite à de plus grandes hauteurs lorsqu'il parle de la Mort et de l'Eternité. Ces deux descriptions sont d'un contraste frappant avec celle de l'homme, vile créature mortelle. L'esprit de Daubasse possédait l'art de présenter habilement ces puissantes antithèses qui font les véritables poètes épiques et lyriques.

« C'est le péché qui a donné à la mort le droit  
« de prendre, quand il lui plaît, le gueux et le  
« seigneur. La Mort est aveugle et sans compas-  
« sion; elle rode de pays en pays et elle n'a pas  
« besoin de guide. La cruelle, elle se voit maîtres-  
« se d'arracher la vie, aussi elle n'épargne même  
« pas le Roi. Elle ne sait rien épargner. Quelquefois  
« au milieu des plaisirs, elle vient planter la tris-  
« tesse.... Il ne lui plaît pas de faire quartier à  
« l'amant ou à l'amante. Souvent elle ravit l'époux  
« dans les bras de l'épouse. Sa puissance la rend  
« fière dans le monde, aussi elle s'entend avec les  
« maladies, comme font les larrons en foire. Elle  
« guette pas à pas tous les événements. Son arc  
« est tendu, prêt à lancer sa flèche. Elle fait sem-  
« blant d'oublier l'aïeul pour venir chercher l'en-  
« fant; mais elle prend tout à la fin; ni le Daу-  
« phin, ni le Roi ne sont oubliés....

« O Mort infatigable pour régner! toi qui te  
« fais tant craindre maintenant, que deviendras-tu  
« à la fin du monde, quand on n'aura plus be-  
« soin de ton ministère? Mille fois plus noire  
« qu'un corbeau, tu seras alors comme un vil

“ mendiant, chassée du paradis. Plongée dans  
“ l'Enfer tu resteras accroupie pendant toute l'é-  
“ ternité....

“ O que l'enfer doit causer de souffrances!  
“ Enfer, écheveau de l'éternité, sans bout ni fin!  
“ qui peut juger la longueur et la rigueur de cet  
“ esclavage où les plaisirs d'un instant dans no-  
“ tre pèlerinage sur la terre sont punis éternelle-  
“ ment.

“ Dieu a donné les années à l'éternité, sans fin  
“ et sans commencement; une seule vaut un siè-  
“ cle des nôtres. Toutes les feuilles des bois et  
“ tout le sable gros et petit que la mer entasse  
“ dans sa tourmente, sur le rivage, quand bien  
“ même chaque feuille ou chaque grain de sable  
“ en vaudrait trente, ne pourraient jamais don-  
“ ner une idée de l'éternité.... Pour la faire  
“ sans fin, Celui qui peut tout, entassera les siè-  
“ cles sur les siècles; le Présent soutiendra le  
“ Passé et l'Avenir; dans cent mille ans il recom-  
“ mencera encore à entasser les années....

“ Pécheur, va de ce pas méditer loin du mon-  
“ de et de ses fantômes, sur ce grand mot : l'E-

« ternité. Autant de siècles et plus qu'il n'y a d'atomes dans l'air, n'atteindront jamais à sa tête.

« Homme, si tu as péché, va t'abriter dans les parages du Seigneur ! »

Ceux qui ont lu les sermons de Bossuet, retrouveront dans les lignes précédentes quelque chose des mouvements oratoires qui animaient le grand orateur religieux du XVII<sup>e</sup> siècle.

Dans ses poèmes sur *la Mort* et sur *l'Etat de l'homme*, Daubasse s'est servi du vers de huit syllabes ; ses poèmes sur les *Quatre fins de l'homme* et sur la *Grandeur de Dieu*, sont écrits avec le vers alexandrin. C'est tout à fait le chant épique par la forme et par le fond ; la poésie a quelque chose d'ample et de majestueux. Les pensées sont nobles et élevées :

Moundé a quos pla bertat que tu n'es qu'un fantome !

Monde, c'est donc bien vrai que tu n'es qu'un fantome !  
Tu travailles sans cesse à la perte de l'homme...

« Aussi nous devons nous mettre en garde contre les plaisirs et les vanités du monde. Il faut penser à la mort. Il faut se préparer à monter où logent les planètes... »

« Le jugement dernier sera terrible. Les morts  
« et les vivants seront saisis de crainte ; la lune  
« et le soleil, marqueront au firmament la rigueur  
« de ce grand jour. Dieu , dans sa majesté,  
« descendra sur une brume épaisse. Déposant cet  
« amour qu'il nous a si longtemps prodigué , sa  
« compassion se changera en courroux , et armé  
« d'un glaive à deux tranchants , il domptera les  
« nations :

“ Moun boun angé gardian, resound me sous ton alo ,  
“ Quand Diú prounounçara sa sentenço mourtalo !

Mon bon ange gardien, cache-moi sous ton aile  
Quand Dieu prononcera sa sentence mortelle !

“ Que debendren nous aùs ! car la Santo Escripturo  
“ Dit qu'acoses réel et noun pas en figuro...

Ah ! que deviendrons-nous ! car la Sainte Écriture  
Dit que c'est bien réel et non pas en figure...

« L'Enfer est bâti dans l'obscurité (1) avec des  
« brasiers ardents. Là tous les damnés montrant  
« leur machoire font grincer les dents, semblables  
« aux criminels qu'on expose sur la roue. Oh !  
« quel triste sort que d'être torturé par des démons  
« et de n'avoir pour compagnie que des damnés  
« et des monstres.

(1) A l'escuragno.

« Le Paradis , au contraire , dépasse tout ce  
« qu'on peut en dire de beau. Ce séjour où sont  
« les élus est plus resplendissant que l'Enfer n'est  
« affreux. Tout y rit, tout y chante. Celui qui s'y  
« trouve depuis mille ans, s'y croit à peine depuis  
« un quart d'heure. Il est si doux d'y vivre que  
« les élus trouvent courte l'éternité. »

Le poème sur la *Grandeur de Dieu*, avec la même élévation respire une plus douce tendresse. A côté des bizarreries et des incohérences, on voit souvent briller le sentiment et la grâce :

« ...Seigneur, vous êtes le Dieu de tous les  
« Dieux, vous avez fait le soleil, la lune et les  
« étoiles, ces pierreries si riches et si belles. C'est  
« vous qui avez bâti le Ciel , séjour des bienheu-  
« reux, sans tuile, sans mortier, sans poutres,  
« sans solives...

« En pensant à Dieu, majesté infinie, homme,  
« ton esprit se confond, et ta raison se perd.  
« Quelque savant que tu sois, peux-tu expliquer  
« ce Dieu plus gran'l que mille mondes, qui a fait  
« tout d'un seul mot, la terre, la mer et le firma-  
« ment... Il est maître de l'univers et souverain

« des potentats... Il a tiré le monde du chaos ; et  
« sur le monde, par sa puissance, fourmillent (1)  
« maintenant les hommes et tous les animaux.

• Y a may de cinq mille ans que sa douço clemenco  
• Fay prenē souen de nous per une prouhidenco,  
• Que clādzis l'univers de trezorts infinitis  
• Et nourris tout quant qu'es, duncos à las fourmitz.  
• A lou souen paternel de las créaturetos,  
• Nourris l'agnél de lat et l'oueilho d'herbetos ;  
• Et l'homé qu'a besoun de dinna, de soupa,  
• Per el sus uno païlho enjoco pla prou pa ;  
• Que fay sourti lou bi del bourrou de la treilho  
• De même que la ciro et lou mèl de l'abeilho :  
• Qu'abillo lous adzels dans ta paû d'attirat  
• D'un jipou sans couturo amay es de retal.

Et depuis cinq mille ans, dans sa douce clémence,  
Il fait veiller sur nous par une providence ;  
Il comble l'Univers de trésors infinis,  
Il prodigue ses biens aux grands comme aux petits ,  
Et son soin paternel pour les *créaturettes*,  
Nourrit l'agneau de lait et la brebis d'herbettes :  
Il donne la pâture aux petites fourmis ;  
Il dépose le pain dans le sein des épis ;  
Il fait sortir le vin du bourgeon de la treille ,  
Et la cire et le miel des travaux de l'abeille :  
Il revêt les oiseaux avec simplicité  
D'un costume sans fil (2) mais non sans sûreté .

(1) Diù fay belugueja.

(2) Ainsi Virgile a dit, en parlant de l'écorce des arbres : *les tuniques légères*, et tenuas rumpunt tunicas...

En lisant la fin de ce poëme on ne peut s'empêcher de penser aux vers de Racine :

Aux petits des oiseaux il donne la pâture  
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Nous ne parlerons pas du poëme *de la passion de Jésus-Christ*. Ce sujet sort du domaine de l'imagination pour rentrer dans l'histoire de la religion catholique. Tout le monde le connaît. Il a été traité bien des fois à la fin du moyen-âge et au commencement de la renaissance ; les Confrères de la Passion l'ont mis sur la scène.

Quoique ce poëme manque d'originalité, on y trouve cependant une inspiration vive et élevée qui montre suffisamment que Daubasse possédait en lui ce souffle lyrique des grands poëtes.

---

## POÉSIES FRANÇAISES

### IV

Les poésies françaises de Daubasse n'ont plus cette senteur agreste qui s'exhale de tous côtés dans ses poésies patoises. Ici le poète perd son originalité et sa beauté naturelles. Lorsqu'il veut pleurer la mort de Louis XIV ou chanter le Lot dans une ode adressée à Monseigneur de Labourdonnaye, quand il envoie des épîtres au duc de Biron, au maréchal de Berwick ou aux jurés de Bordeaux, il se sent presque forcé d'oublier sa Muse rustique. Pour célébrer de tels personnages, il prend le ton et le rythme nobles de la poésie française, mais alors son inspiration faiblit, son vers est rarement bien frappé, ses pensées manquent d'élévation, son style même est incorrect. Il avait appris la belle langue dans ses relations avec les gentilshommes et dans ses voyages à travers le Midi, mais il n'en connaissait guère les règles; son esprit inculte n'était point fait pour atteindre les hauteurs où elle s'élevait chaque jour de plus en plus avec les grands écrivains du XVII<sup>e</sup> siècle. Cependant comme nous le verrons en terminant cette étude, il y a dans les poésies françaises de Daubasse cer-

taines pièces qui ne manquent pas de charme, d'élégance et de pureté; ce sont celles où il dépeint l'amour. Là, ses vers reprennent de l'ampleur et de la grâce, et sa pensée bien rendue déborde en expressions tendres et délicates. Citons les passages les plus saillants, pour montrer encore une fois dans la personne de Daubasse, ce que peut le sentiment poétique livré à ses seules forces et n'ayant pour guide que la nature.

Comme toute la noblesse de France, notre poète avait été vivement ému à la mort de Louis XIV. Les châteaux qu'il fréquentait restèrent tristes pendant de longs jours. Alors il prit sa lyre et pleura le roi défunt; la langue française lui parut seule digne de chanter ce roi. Il est cependant à regretter qu'il ait dédaigné en ce moment sa Muse familiale. Elle aurait pu fournir à son imagination des traits d'un plus grand lyrisme. Cette ode n'offre rien de bien remarquable; elle est au-dessous de celle de Goudouli, écrite en patois, sur la mort de Henry IV. Il y a cependant une chose digne de notre attention: c'est l'expression d'un vif sentiment réaliste inspiré par cette mort à l'esprit du

poète. La majesté de Louis XIV paraissait devoir être immortelle. Daubasse, comme bien d'autres de son temps, pouvait à peine croire que le grand roi fut descendu

Dans l'empire des trépassés  
Où les sceptres sont renversés  
· · · · ·  
Où la houlette et la couronne  
Ont ensemble le même sort...

A la fin de chaque strophe, il retombe dans le même réalisme, insistant sur cette affreuse pensée, que Louis XIV n'est plus qu'un cadavre rongé par les vers, comme celui des plus humbles mortels :

Hélas! peuple, quel triste sort,  
Le plus grand vainqueur de ce monde  
Se trouve vaincu par la mort.

· · · · ·  
Ce héros. · · · · ·  
Qui n'avait qu'à dire : Je veux,  
N'a maintenant que l'avantage  
D'infecter un tombeau pompeux.

· · · · ·  
Le plus grand roi de l'univers  
N'est plus que poussière et que cendre  
Et que pâture pour les vers.

La mort nous est un beau sermon;  
Ce grand roi rempli de lumières,

Admiré comme Salomon  
Des nations les plus étrangères,  
D'une plus haute majesté  
Que tous ceux de l'antiquité,  
Malgré tous ses soins et ses gardes,  
Ne régne plus que dans les lieux  
Où les serpents et les lézardes  
Nichent dans sa bouche et ses yeux.

Cette pièce nous montre suffisamment que le réalisme n'est pas né de nos jours. Malgré nous, en lisant cette ode, nous avons pensé à l'école de Beaudelaire.

Daubasse a composé quelques sonnets. Deux sont adressés à *Louis XV*; un troisième au *Régent*. Je détache ces deux vers d'un sonnet sur *l'Aumône*:

L'aumône est une clef qui ne sert pas en vain  
Puisqu'elle ouvre les cieux et ferme les abîmes...

Nous avons parlé de ses épîtres au maréchal de Berwick et aux jurés de Bordeaux; citons un fragment d'une nouvelle épître adressée à un *Intendant*.

La route du mérite est la route du sage,  
Pour aller aux honneurs qu'il ne recherche pas,  
Il laisse ses talents se frayer leur passage.

Il ne voit qu'un opprobre au temple de mémoire  
Quand on vient s'y placer par d'indignes moyens.  
Grand dans l'obscurité, lui-même fait sa gloire...

Dans l'épître au duc de Biron, Daubasse nous fait connaître ses relations avec le duc. Il nous apprend que son protecteur avait perdu un bras sur le champ de bataille : le roi pour le récompenser lui avait donné le commandement de Landau. Il nous montre ensuite le fils du duc « jeune et vaillant colonel. » Son épitre se termine par quelques vers sur M<sup>me</sup> de Biron qu'il appelle « la femme forte. »

La pièce intitulée *Une journée chez le duc de Biron* est une réponse à quelques gentilshommes qui voyant Daubasse entrer familièrement dans le château, lui demandèrent qui il était et ce qu'il voulait :

Noblesse qui portez les lis,  
Voulez-vous savoir qui je suis...

Dans l'analyse des œuvres patoises de Daubasse nous aurions dû parler de deux impromptus en vers patois. Comme ils ont rapport aux relations du poète avec le duc de Biron, nous avons préféré les citer ici.

Le premier est adressé à *un Domestique* chargé de servir Daubasse à table. Le second est une

sorte de madrigal ; il ne manque pas de finesse et de beauté. Le poète demande grâce au duc pour un pauvre homme qui lui avait volé un fagot de bois. Quoique sans art, Daubasse a montré qu'il pouvait, quand il le voulait, trouver avec habileté le trait de la fin.

« Je veux bien , dit-il , que vous punissiez cet  
« homme, à condition cependant que le bois qu'il a  
« volé pèsera les lauriers que vous avez cueillis. »

Le portrait de ce malheureux est parfaitement tracé. C'est une peinture réaliste d'une vérité désolante. « ...Regardez-le par devant, regardez-le par derrière , tout son corps est hérissé de haillons

\* Nou bezès qu'un jipou tapissat de petas.

« Sa tête est sans chapeau, ses jambes sont sans bas. Plus qu'un ver affamé la misère le dévore

\* May qu'un bermé affamat la paûriero lou mino....\*

On trouve encore de nombreux impromptus ; quoique la plaisanterie n'y soit pas toujours exprimée avec grâce ils ne manquent pas cependant de verve mordante et d'esprit gaulois. Voici les titres des principaux : à *M. de Montrebel* ; aux

*Bénédictins; aux Cordeliers; à un docteur en théologie; à un mari qui se vantait de la fidélité de sa femme; à un curé; à un ami; épitaphe sur un menteur.*

Rappelons les premiers vers de l'allocution *d'une dinde à ses convives*. C'est un petit poème héroï-comique improvisé par Daubasse dans un banquet qu'on lui offrit après une séance publique où il avait débité ses poèmes patois.

Vous que j'assemble ici pour ma pompe funèbre  
Et qui ne pleurez pas de mon triste destin,  
Pour rendre mon tombeau de plus en plus célèbre,  
Sur ma cendre à grands flots répandez le bon vin...

.....

La dinde termine son allocution en s'adressant au plus gourmand :

« Famélique gueulard, puits-perdu de pitance...  
« Si tous les bons morceaux qui passent par ton  
« gosier étaient soumis à un droit de péage, on  
« pourrait abolir, avant peu, tous les impôts et  
« liquider les dettes de l'État :

Pour la France aux abois, ô grand Dieu, quel produit !  
Ton gosier deviendrait le sauveur du Royaume,  
On placerait ton buste à côté de Suger,  
Et dans un doux transport on dirait : Voilà l'homme  
Dont la dent a plus fait que tout l'art de Colbert.

Un sentiment de délicatesse nous a empêché de citer quelques pièces de vers d'une allure un peu trop légère. Nous le regrettons, car elles auraient montré combien notre poète a su, même sans instruction, exprimer avec finesse certaines choses bien difficiles à dire. Nous laissons au lecteur curieux le soin d'apprécier lui-même dans les œuvres de Daubasse les vers intitulés *Sur un prêtre galant*. Il y trouvera en même temps une ingénieuse improvisation : c'est une énigme plaisante dont il devinera aisément le sens, et le sourire qui naîtra aussitôt sur ses lèvres fera pardonner au poète son esprit grivois et facile.

Nous avons vu que Daubasse avait composé des épigrammes en patois, il en composa aussi en français. Nous ne répéterons pas le quatrain qu'il adressa à sa fiancée infidèle. Voici vingt petits vers qu'il fit sur M. de Perdilhac, syndic du collège de Ste-Catherine ; la méchanceté de ce personnage n'avait d'égale que sa laideur.

Malheurreux hossu  
Qui n'es qu'un tissu  
De pure malice,  
Exerçément du vice

Partout mal reçu ;  
Fils d'un vilain père,  
D'une vile mère,  
Qui l'ont mal conçu ;  
Vrai monstre d'horreur,  
Nez comme une grappe,  
Menton d'Esculape,  
Mine qui fait peur ;  
Corsage imparfait  
Qu'eût beaucoup mieux fait  
La lourde varlope  
De feu maître Eutrope (1)  
Dans un cabaret,  
Vil ramassis d'os,  
Ordure d'Esope,  
Rebut des magots.

Daubasse lança une autre épigramme *contre un partisan*; c'était le nom qu'on donnait aux agents des fermiers généraux. Elle se termine ainsi :

• • • • •  
Un enfant de Luther  
Qui brûle dans les flammes  
Rapporte qu'en enfer  
Le fils de Lucifer  
Qui tourmente les âmes,  
Brisa sa fourche en fer  
En touchant ces infâmes.

Un personnage de haute lignée, M. de Barotet, lauréat des Jeux Floraux, attaquait un jour le

(1) Mauvais menuisier de Villeneuve-d'Agen.

poète patois ; celui-ci lui répondit par l'impromptu suivant :

Croyez-vous vous donner un nom  
Et passer pour poète habile,  
Pour avoir feuilleté Virgile  
Et pris de lui quelques leçons ?  
On *sait* que vous avez *volez*  
Tous les beaux vers dont vous *scavez*  
Faire le fond de votre ouvrage.  
Toulouse l'a si bien compris,  
Que son Académie enrage  
Que vous ayez eu de ses prix.

Ces reparties promptes et vives, suffisaient quelquesfois au poète pour réduire ses ennemis au silence.

Comme Catulle, Daubasse aiguisa les traits de l'épigramme ; comme lui il chanta les plaisirs et les amours, mais en poète sobre. Il y a, en effet, dans sa poésie érotique plus de chaleur et de passion que de libertinage, plus de sentiment et de tendresse que d'esprit ; et parfois ses vers s'élèvent à la hauteur de ceux de l'amant de Lesbie. Nulle part, dans ses poésies françaises, le poète n'a aussi bien chanté ; nulle part il n'a aussi dignement célébré l'amour. Son style est relevé quand il

exprime ces nobles affections du cœur. Lui-même l'a dit dans ses vers patois :

Mas paraūlos soun caūsidos  
Quand you parli de l'amour...

Mes paroles sont choisies  
Quand je parle de l'amour.

Nous avons cité dans la première partie de cette étude les vers gracieux qu'il composa pour son amante :

Quoi, je meurs et mourant j'adore l'inhumaine!...

Voici quelques extraits d'une autre pièce adressée à un gentilhomme de l'Agenais au moment où celui-ci allait se marier :

Ami, c'en est donc fait, une louable flamme  
Aux volages amours va creuser le tombeau...  
Je connais la beauté que le ciel te destine,  
Des Nymphes du pays elle fait l'ornement;  
L'aurore est dans ses yeux, sur sa bouche enfantine  
Les Grâces ont gravé leur pouvoir triomphant.  
Les roses font son teint, le lis n'est pas plus blanc.

Quand les Jeux et les Ris folâtrent sur ses traces,  
Elle fait respecter les charmes de l'amour,  
Une aimable décence est son plus bel atour,  
Elle tient son éclat des mains de la nature...  
L'art le moins recherché ternirait ses appas,  
Un air doux et naïf fait sa noble parure...

J'admire ces hymens que l'amour seul contracte,  
Je ne puis qu'abhorrer ceux que fait l'intérêt;  
Un cœur noble et sensible entre-t-il dans un pacte  
Où les tendres amours se prétent à regret?...

On pourrait inscrire le quatrain suivant au-dessous du portrait de la plus belle femme; il ne déplairait pas :

En voyant ce portrait, Vénus disait un jour,  
Ce chef-d'œuvre de l'art n'eut jamais son modèle.  
Ma mère, vous errez, reprit alors l'amour,  
Celle qu'il représente est encore plus belle.

Comme nous l'avons dit dans la vie de Daubasse, la ville de Toulouse accueillait toujours le poète improvisateur avec sympathie et empressement. Chacun se disputait le plaisir de l'avoir. Il fut invité à une soirée donnée par M. le président d'Aquin. On le pria de faire des vers. Bientôt en voyant autour de lui *les grâces arriver par groupes*, il se mit à improviser quelques strophes. Celle-ci est la première et la meilleure :

Lorsque le blond Phébus me tient sur le Parnasse  
Ou qu'une des Neuf Sœurs m'instruit dans le vallon,  
Quoiqu'ils soient tous des Dieux, je sais prendre mon ton,  
Fredonner et chanter avec assez d'audace;  
Mais tirez-moi d'ici, je perds mon unisson.....

En passant à Moissac, il adressa à une jeune dame la pièce de vers qui commence ainsi :

J'ai traversé, belle Henriette,  
Du Léthé les heureux flots. .

Citons encore, et pour terminer, les principaux passages d'une Eglogue pleine de sentiment et de beauté.

Amyntre chante le bonheur des champs et le plaisir qu'elle éprouve dans l'amour de son berger. Elle invite la jeune et chaste Daphné à se faire instruire. Daphné refuse.

AMYNTHE

Daphné, n'en doute pas, notre sort a des charmes inconnus chez les grands, à la ville ignorés,  
Tout chez nous a son prix, jusques à nos alarmes  
Et nos amusements sont partout célébrés.  
Les villes et les cours de nos noms retentissent,  
Tous les jours on les voit envier nos plaisirs,  
Et le pauvre et le riche à nos jeux applauissent,  
On croit voir le bonheur dans nos moindres désirs  
Mais ce n'est pas à moi qu'il convient de t'instruire,  
Tu dois d'un autre maître apprendre nos secrets;  
Quand j'étais comme toi j'interrogeai Thémire  
Qui d'abord de l'amour me vanta les bienfaits.  
Elle loua beaucoup les bois et les bosages,

Le murmure des eaux, la fraîcheur des gazons,  
Ce que sait inspirer sous les épais feuillages  
Un volage zéphyr par mille trahisons...

Quand le tendre Alcidor eut pris soin de m'instruire  
Je vis bien d'un autre œil et nos champs et nos bois ;  
Je préférâi le chaume au plus brillant empire,  
Rien ne fut aussi beau que nos rustiques toits.  
Quel que soit un gazon, je l'aime mieux qu'un trône ;  
La houlette vaut plus qu'un sceptre dans mes mains ;  
Quand mon doux Alcidor de myrthe me couronne,  
Rien ne peut égaler mes précieux destins.  
A l'ombre d'un ormeau je me crois sous un dais.  
Vois, si tu veux, Daphné, dissiper tes alarmes,  
Profite de tes jours, instruis-toi sans délais.

DAPHNÉ

A t'entendre pourtant on te croirait coupable  
De ces feux dangereux qu'inspirent les amours.  
S'il en faut pour passer une vie agréable,  
Chère Amynthe, aux ennuis j'abandonne mes jours.  
Je veux qu'un vert gazon, un vallon, un bocage,  
Ma houlette et mes chiens, quelques fleurs, un verger,  
Un tilleul, un ormeau couronné de feuillage  
Fassent seuls mon bonheur sans avoir de berger.  
Quand ma mère l'a dit, en vain mon cœur réclame  
Mon devoir à ses lois m'ordonne d'obéir,  
Et moi-même je hais une amoureuse flamme,  
A l'aspect d'un berger on ne saurait trop fuir.

Nous laissons aux lecteurs le soin de juger les

divers passages que nous venons de mettre sous leurs yeux.

Nous croyons en avoir dit assez pour faire connaître Daubasse à ses compatriotes et aux amateurs littéraires. Nous nous sommes efforcé de retracer sa vie avec le plus de vérité possible, sans rien livrer à l'imagination, nous appuyant sur les textes et sur les renseignements divers que nous avons recueillis depuis plusieurs années. Dans l'appréciation de ses œuvres, nous avons voulu montrer le poète tel qu'il est, sans chercher à cacher ses défauts littéraires.

L'éditeur de la première édition a fait en vers l'éloge du poète; cet éloge nous a paru s'éloigner de la vérité; il est écrit avec enthousiasme. Daubasse a du mérite sans doute; mais il manque quelque chose à son talent poétique; on peut le comparer à ces arbres dont parle Virgile : « qui d'eux-mêmes s'élèvent dans les airs, croissent stériles, il est vrai, mais brillants et vigoureux ; « ils ont pour eux la vertu du sol. » Aussi nous ne croyons pas qu'il soit permis de le mettre, comme l'a fait son panégyriste ,

Au-dessus de Boileau,  
De Gresset, de Racine et même de Rousseau.

Et l'on ne peut pas dire :

Des bons vers mieux que tous il avait le génie.

Ce fut un illustre représentant de la Muse patoise ; c'est par là qu'il peut se recommander à la postérité. Il ne fut inférieur ni à Goudouli , ni à Adam Billaut. Souvent même sa poésie délicate et facile, noble et vigoureuse brilla au premier rang ; et dans l'expression des hautes pensées religieuses ou des tendres affections de l'âme, il peut quelquefois soutenir la comparaison avec les poètes et les écrivains français de valeur. Certainement il possédait le secret de la poésie ; cependant après avoir analysé ses œuvres, nous nous demandons s'il est vraiment digne du nom de poète. Si poésie veut dire inspiration naturelle et féconde , improvisation facile , sentiment et grâce , antithèses puissantes, on peut lui donner hardiment ce titre.

Daubasse fut comme un des derniers troubadours de la France , semblable au poète inspiré dont parle Socrate :

“ Ce n'est point à l'art mais à l'enthousiasme et  
“ à l'inspiration dont ils sont possédés, que les  
“ bons poètes épiques doivent de composer tous  
“ leurs beaux poèmes.

“ Il en est de même des bons poètes lyriques...  
“ Le poète est chose légère, ailée et sacrée...  
“ Ce n'est point l'art, mais une inspiration divine  
“ qui dicte au poète ses vers et lui fait dire sur  
“ tous les sujets toute sorte de belles choses. »

Ces paroles de Socrate nous ont souvent paru et nous paraissent encore bien exagérées. Cependant après avoir lu les poésies de Daubasse et de tant d'autres poètes et troubadours illettrés comme lui, nous nous demandons comment on a pu croire que la poésie n'était rien autre chose qu'un art. N'est-ce pas plutôt un don naturel qu'un artifice de style; et la poésie n'est-elle pas partout où l'inspiration appelée Muse, s'exprime par la bouche de l'homme, d'autant plus grande que le sentiment est plus profond?

Daubasse fut un de ces poètes, remarquable par l'inspiration et le sentiment plutôt que par la forme. Admirablement doué par la nature, il

possédait moins la science que l'intuition du beau qu'il sut atteindre quelquefois dans ses vers. Ses poésies patoises foisonnent de ces expressions belles et originales qui, en français, font la grandeur de quelques rares écrivains, et certains passages de ses œuvres nous montrent qu'il a su s'élever à la hauteur des grands poètes. Plusieurs impromptus charmants, ses odes gracieuses, les vers où il dépeint l'amour, ses poèmes sur la Mort, l'Éternité et la Fin de l'Homme font sa gloire poétique. Bien d'autres sont passés à la postérité avec un bagage moins lourd.

Si nous avions désiré faire une œuvre sérieuse de critique littéraire, nos regards ne seraient point tombés sur Daubasse; nous aurions choisi un poète dont l'éclat eut pu rehausser notre travail. Si même nous avions voulu seulement écrire pour un public indifférent qui n'a aucune raison de s'intéresser à Daubasse, nous aurions pu présenter notre poète sous un aspect plus séduisant. Nous aurions alors embelli sa vie et retranché la plupart de ses productions médiocres, faisant de lui un troubadour superbe, un héros de roman.

Mais nous nous devions à nous-mêmes, nous devions à nos amis et à nos compatriotes d'étudier Daubasse et de le présenter tel qu'il est dans sa vie et dans ses œuvres, réclamant pour lui, non l'admiration, ni les éloges des lettrés, mais un souvenir des siens. S'il est vrai qu'il fut aimé et acclamé durant sa vie, ses compatriotes ne lui doivent-ils pas aujourd'hui au moins un souvenir.

Après avoir lu ces quelques pages, puisse-t-on le reconnaître comme un ancien et brave ami, oublié depuis longtemps, qui revient un jour, à l'improviste, frapper à notre porte et causer à notre âme une douce et agréable surprise.



FIN

---

Toulouse, typ. des Orphelins, JULIEN, r. Remp. St-Etienne 30.



